

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montreal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

LE MOIS DE MARIE.—
CHRONIQUE DIOCÉSAIN
NE ET PROVINCIALE :
pèlerinage-des con-
gréganistes de N.-D.
des Victoires ; lettre
de Mgr Grandin ;
cloches pour les égl-
ses de Ste-Thérèse
et St-Michel de Bel-
lechasse. — UNIVER-
SITÉ CATHOLIQUE AUX
ÉTATS UNIS. — MORT
DE S. EM. LE CAR.
LASAGNI, hiérarchie
de l'Eglise universel-
le. — UNE NOTABLE
CONVERSION, traduit
du *Catholic review*.



SOMMAIRE

—LETTRE DE S. EM.
LE CAR. LAVIGERIE
au directeur de l'œu-
vre des Ecoles d'O-
rient.—M. JULES SI-
MON ET LE CAR. LA-
VIGERIE. — L'ŒUVRE
DE LA STE-ENFANCE,
son utilité en Chine.
LE BRASSARD LA PRE-
MIÈRE COMMUNION,—
LA COMTESSE
ROSTOPCHINE,
souvenir par M. le
marquis de Ségur.—
LE VIEUX MUSICIEN,
par Marthe Lachèse
(suite).—Décès de la
semaine.

LE NUMÉRO
2 cents

PRIX DE L'ABONNEMENT

Une piastre par an payable d'avance,

LE NUMÉRO

2 cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
MM. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY.

Bureaux : No 20, rue Saint-Vincent
MONTREAL.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

LUNDI, 18	MAI.	—St-Isidore.
MERCREDI, 20	“	—Ste-Marguerite de l'Acadie.
VENDREDI, 22	“	—Ste-Théodosie.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE, 17	MAI	—Dimanche de l'Octave.— ST JEAN NÉPOMUCÈNE, M., double orn. rges. <i>En ce jour, on annonce la fête de la Pentecôte et le jeûne de samedi ainsi que la quête pour les écoles du Nord-Ouest.</i>
Lundi, 18	“	—ST. VENANT, M., double orn. rouges.
Mardi, 19	“	—ST PIERRE CÉLESTIN, P. C., d. orn. blcs.
Mercredi, 20	“	—ST BERNARD DE SIENNE, C., s., orn. blcs.
Jeudi, 21	“	—OCTAVE DE L'ASCENSION, dble, orn. blcs.
Vendredi, 22	“	—DE LA FÉRIE, orn. blancs.
Samedi, 23	“	—VIGILE DE LA PENTECOTE, s., orn. rouges. <i>Jeûne.</i>

CONFIRMATION.

Dimanche 17, Académie Saint-Antoine ; lundi 18, Externat du Sacré-Cœur.

Dimanche 17, solennité du Titulaire de l'église paroissiale de Saint-Isidore.

MOIS DE MARIE.

Quel est donc le sens de ces mots : Mois de Marie ? — Et moi je vous demande quel est le sens de ceux-ci : Jour du Seigneur, par lesquels vous désignez le dimanche ? Vous répondez : Jour du Seigneur veut dire jour qui appartient au Seigneur, jour qui doit être tout entier consacré au culte du Seigneur ; jour où l'on oublie la créature, le temps et ses affaires, pour ne s'occuper que du Créateur, de l'âme et de l'éternité ; jour où le Seigneur se plaît particulièrement à écouter nos prières ; jour enfin de ses grandes audiences et de ses grandes faveurs.

De même, Mois de Marie veut dire, dans la langue de la piété, mois qui appartient à Marie, mois de ses grandes audiences et de ses grandes faveurs, mois dont tous les jours doivent être consacrés au culte de cette aimable Mère, à la féliciter de son bonheur, à méditer sa puissance et sa bonté, à implorer sa protection et à pratiquer ses vertus. Il faut donc, pour ne pas nous rendre coupables de larcins envers Marie, lui consacrer, pendant ce beau mois, tous les mouvements de notre cœur, toutes nos paroles, toutes nos œuvres. Comment lui consacrer toutes ces choses ? En les lui offrant, en les faisant pour elle, par elle, avec elle et comme elle.

Mois de Marie ! Ah ! de grâce, ne faisons pas mentir ce beau nom ! Que ce mois ne soit pas le mois des œuvres mortes des souillures. Qu'il ne soit pas le mois de la vanité, de la dissipation, de la tiédeur, du péché, mais le mois de Marie : ce mot là dit tout. Dès le premier jour jusqu'au dernier, que chacun de nous se demande et se répète : Si Marie était aujourd'hui à ma place, comment agirait-elle ? Quelle serait la modestie de ses regards, l'affabilité de ses manières, la douceur de ses paroles, la promptitude de son obéissance, la charité de ses conversations, le recueillement de sa prière, la pureté de ses intentions, la sainteté de sa conduite ?

Il y a, dans ces simples questions, un trésor caché de lumières, de force et de saintes inspirations. L'âme qui sait en profiter se trouve bientôt transformée, sans presque s'en apercevoir.

CHRONIQUE DIOCESAINE ET PROVINCIALE

Lundi matin les congréganistes de Notre-Dame des Victoires se sont rendues en pèlerinage à Notre-Dame de Bonsecours. Leur directeur, M. l'abbé Sorin, a célébré le saint Sacrifice et M. l'abbé Hamon SS., a prêché.

Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, vient d'adresser la lettre

suiivante au R. P. Antoine, supérieur des Oblats de Montréal. St-Albert, résidence de Sa Grandeur, est situé sur la Saskatchewan du Nord :

“ *Mon cher Père,*

“ Les auteurs de la révolte, croyant que nous nous opposons à leur mouvement, ce que nous faisons évidemment, nous représentent comme des hommes vendus au gouvernement, qui s'entendent avec lui pour les aveugler. Ils n'aurai nt pas voulu nous faire massacrer sans doute, mais les sauvages, dont la majorité sont encore infidèles, une fois excités, c'est comme le feu de nos prairies, qu'on ne peut plus arrêter. J'ai le cœur gros de douleur, les yeux fatigués de pleurer ; on massacre nos pauvres pères, on saccage nos établissements, on brûle ce qu'on ne peut prendre.

“ Qui sait ce que le bon Dieu nous réserve ? Nous n'avions plus d'argent, mais nous avions des établissements. Que va-t-il nous rester ? des misères à soulager, la famine peut-être, car ces révoltés n'ont pas semé et pour vivre, vont détruire tous les animaux domestiques du pays.

“ Ici l'excitation est grande, les sauvages qui nous entourent nous ont donné beaucoup d'inquiétude. La population étrangère au pays surtout a été effrayée. Nos pères font ce qu'ils peuvent pourtant, pour apaiser les sauvages. Les Pères Scollen et Gabillon, qui se trouvent avec la plus grosse bande, avec les sauvages les plus dangereux, ont vraiment été exposés. Le Père Scollen a été admirable de prudence et d'énergie. Il a fait déposer les armes à ses sauvages, leur a fait restituer des choses volées, a empêché l'effusion du sang, a rendu les plus grands services au gouvernement, au pays et aux sauvages eux-mêmes. Et cependant, jusqu'à présent, chaque fois que les sauvages ont menacé de se révolter, si un missionnaire se trouvait avec eux, il était accusé de les pousser à la révolte. Que n'a-t-on pas dit et écrit contre le Père Scollen lui-même ? Nous ne sommes point des révolutionnaires.

“ Nous déplorons de grands malheurs, et ces malheurs vont encore augmenter nécessairement et nous mettre dans une grande détresse. Je ne sais ce que je pourrai entreprendre pour faire face à tous les besoins. Dès qu'il sera possible de voyager, je vais visiter nos missions, ou du moins les places où elles étaient. Je vais probablement aller pendant l'hiver tendre la main quelque part. Priez et faites prier pour nos chers Pères. Je ne sais ni quand ni comment je pourrai vous envoyer cette lettre, peut-être demain, peut-être dans huit ou dix jours. Si alors j'ai d'autres nouvelles, je tâcherai de vous les donner.

“ P. S.— Le 26^e avril, nous avons été agréablement surpris par le cher Père Lacombe. Les Pieds Noirs étaient encore tranquilles quand il est parti. Mais nos mauvaises nouvelles se confirment

toujours. J'ai des nouvelles du lac la Biche; on y était tranquille, il y a une dizaine de jours.

“ † VITAL, évêque de Saint-Albert.

“ O. M. I. ”

Farmi les commandes de cloches qui ont été faites à l'importante maison Chanteloup, de notre ville, nous avons remarqué le carillon pour l'église de Sainte-Thérèse et celui pour l'église de Saint-Michel de Bellechasse.

Le premier se compose de trois cloches : *Fa*, pesant 2,100 livres ; *sol*, 1,530 ; *la*, 1,150.

Le second comprend quatre cloches : *Fa*, qui pèse 2,100 livres ; *sol*, 1,530 ; *la*, 1,150 ; *ut*, 600.

Ces carillons doivent être livrés vers le 15 juin prochain.

AVIS.

Nous prions nos abonnés qui ont déménagé de vouloir bien nous faire connaître de suite leur nouvelle adresse, afin d'éviter tout retard dans la réception de la *Semaine religieuse*

UNIVERSITE CATHOLIQUE AUX ETATS-UNIS.

Les archevêques Williams, de Boston, Elder, de Cincinnati, Corrigan, de New-York, et l'évêque Srauldin, de Peoria, constituent, sous la présidence de l'archevêque Gibbons, une commission nommée par le concile plénier de novembre dernier, pour étudier le projet de l'établissement d'une université catholique nationale américaine, sont réunis à Baltimore.

L'offre faite, lors du concile, par Miss Caldwell, de New-York, d'une somme considérable d'argent, a été acceptée et la question déferée à ces prélats.

D'autres offres ont été faites qui ont porté à \$1,000,000 le fonds créé pour l'établissement et la dotation de l'université.

Ne cessons d'invoquer saint Joseph, si puissant auprès de Jésus et de Marie. Confions-lui tous nos intérêts du temps et de l'éternité.

MORT DE S. Em. LE CARDINAL LASAGNI.

Son Em. le cardinal Lasagni est mort le 20 avril, à Rome, après une courte maladie.

Il était né en 1814. Créé cardinal et réservé *in petto* dans le consistoire du 13 décembre 1880, il avait été publié dans le consistoire du 27 mars 1881. Mgr Lasagni avait fait partie de la nonciature de Paris, sous Mgr Fornari, il y a trente ans. On se rappelle que c'est lui qui, en raison de ses fonctions, remit au Pape la calotte blanche, lorsque Léon XIII fut proclamé par le Conclave pour succéder à Pie IX.

La mort du cardinal Lasagni réduit à 59 le nombre des membres vivants du Sacré-Collège sur 70 qu'ils devraient être. Il y en a 29 dont la création remonte au pontificat de Pie IX et 28 qui ont été créés par Léon XIII. Ils sont 5 romains, 25 italiens et 27 appartenant aux différentes nations.

Le doyen d'âge des cardinaux est le cardinal Henri Newman, âgé de 85 ans ; vient ensuite le cardinal Guibert, archevêque de Paris, dont la santé a inspiré ces semaines dernières de vives inquiétudes ; il est âgé de 83 ans. Les cardinaux Mertel et Caverot ont atteint l'âge de 79 ans. Le plus jeune des cardinaux est l'Em. Sébastien Neo, patriarche de Lisbonne, âgé de 44 ans. Les plus anciens des cardinaux sont les EEm. Mertel, cardinal depuis 27 ans, Sacconi et Panbianco, 24 ans, Pitra, 22 ans.

La hiérarchie de l'Eglise universelle comprend actuellement 12 sièges patriarchaux, 175 sièges archiépiscopaux, 716 sièges épiscopaux et 165 délégations, vicariats et préfectures apostoliques.

Léon XIII a érigé 7 archevêchés, 23 évêchés, 1 délégation, 20 vicariats et 7 préfectures apostoliques, en tout 58 nouveaux titres, qui marquent l'heureux développement de la hiérarchie sous son pontificat.

UNE NOTABLE CONVERSION.

Un correspondant du *Moniteur* de Sydney, Australie, a dernièrement entendu un sermon prêché par le R. P. Tuckwell, O. S. B., dans l'église St-Patrick, pendant lequel le missionnaire a raconté plusieurs remarquables conversions. La suivante causa un si grand étonnement à ce correspondant qu'il l'écrivit dès sa rentrée chez lui et la fit publier par le *Moniteur*. L'écrivain dit qu'il a cité aussi fidèlement que possible les paroles du révérend Père. Voici la traduction de l'article du *Moniteur* :

Dans une île de l'Océan indien vivait il y a quelques années une famille protestante, comptant plusieurs enfants. Le plus jeune,

âgé de six ans, avait entendu réciter la prière " je vous salue Marie ". Il en parla dans sa famille, mais on lui dit que c'était une pratique superstitieuse des catholiques qui faisaient ainsi de la Vierge une divinité, tandis, qu'après tout, elle était une femme comme les autres. L'enfant eut bientôt oublié cette prière ; mais quelques jours après, comme il était à attendre ses parents dans la voiture qui devait les conduire au temple, il s'amusa, pour tuer le temps, avec les Bibles placées sur le siège. Une d'elles s'ouvrit à l'évangile de Saint-Luc et les paroles de la salutation angélique frappèrent soudain ses yeux. Étonné, mais en même temps joyeux de cette découverte, l'enfant en parla à sa mère dès-qu'elle fut près de lui ; mais le livre lui fut rudement enlevé et on lui enjoignit de ne plus s'occuper de cette prière. Cependant il continuait à répéter les paroles qui l'avaient si fortement impressionné, " je vous salue Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. "

L'enfant grandissait et il aimait tendrement la sainte Mère de Dieu, qui n'était pas pour lui une femme comme les autres, puisque Dieu l'avait comblée de la plénitude de ses grâces et que ses louanges étaient contenues dans la Bible qui, d'après les Protestants renferme la parole de Dieu. Plus tard il lut le " Magnificat " dans lequel se trouvent les paroles de la Bienheureuse Vierge elle-même. Un jour, pendant une discussion dans sa famille, on soutenait que la Bienheureuse Vierge n'était supérieure à aucune créature humaine et qu'une bonne mère était son égale ; l'enfant prit d'une sainte indignation, s'écria : Non, la Bienheureuse Vierge n'est pas du tout semblable aux enfants corrompus d'Adam. C'est Dieu qui a inspiré à l'ange Gabriel les paroles avec lesquelles il a salué Marie, pleine de grâces. Elle est la Mère de Jésus-Christ, et par conséquent la Mère de Dieu. Vous protestants paraissez avoir à cœur de déverser le mépris et l'injure sur la plus sainte, la plus auguste des créatures. Quoique vous regardiez la Bible comme la parole de Dieu, et le seul guide infailible d'un bon protestant, vous mentez à votre conscience ; et les catholiques, qui seuls payent à Marie l'hommage d'un tribut d'amour et d'admiration, sont aussi les seuls à suivre ces paroles de l'Évangile : " Et voilà que désormais je serai appelée bienheureuse par toutes les générations. "

Le tonnerre fût tombé au milieu du salon que l'effet n'eût pas été plus grand, et dans ce moment de suprême angoisse et de désespoir, une voix s'écria : " Grand Dieu ! cet enfant sera un jour un catholique ". Que pouvait faire un enfant de quatorze ans ? conserver ses convictions, prier, se lamenter. Les années passèrent, et comme le temps aplanit bien des obstacles, l'enfant, arrivé à l'âge viril, devint un ardent champion de la Vérité ; qu'il fut enfin capable d'embrasser ouvertement. Un jour, en causant avec sa jeune sœur, il lui dit combien il était malheureux de voir elle et tous ses proches privés de la vérité ; elle lui répondit indignée : " Plûtôt

que d'embrasser le Papisme ou voir mes enfants—ils jouaient à ses pieds—membres de l'Eglise perverse de Rome, je leur plongerai moi-même un couteau dans le cœur. ” Cependant le moment de la grâce approchait. Un des enfants de cette jeune femme devait être l'instrument dont Dieu se servirait pour l'amener au sein de l'Eglise.

Atteint d'une maladie mortelle, l'enfant était à toute extrémité ; tout espoir humain de guérison était perdu. Alors le frère de la malheureuse mère lui suggéra de réciter “ je vous salue Marie ” et de promettre à Dieu que, si par l'intercession de la Bienheureuse Vierge, elle obtenait la guérison de son fils, elle examinerait sérieusement les doctrines de l'Eglise catholique, et que, convaincue de la vérité de ses enseignements, elle deviendrait catholique, quelques sacrifices qu'il pût lui en coûter. L'ennemi de son salut lui inspira toutes sortes de craintes et d'appréhensions, mais vaincue par la grâce et par les paroles de son frère, elle tomba à genoux, et tous les deux ensemble récitèrent “ je vous salue Marie ”.

Le jour suivant l'enfant était guéri. Consolée et pleine de reconnaissance, la mère rendit grâce à la toute puissante Vierge, consolatrice des affligés. Trois mois après, elle, sa sœur aînée et son enfant étaient du nombre des fidèles de l'église de J. C., la seule vraie et infaillible.

Plusieurs années passèrent, et le jeune homme dépensa vingt ans de sa vie au service de sa Majesté britannique ; mais depuis longtemps il nourrissait une autre ambition, plus sainte et plus noble, c'était d'aller communiquer la vraie foi à ceux qui gémissent encore sous le joug de l'erreur. Il entra au grand Séminaire d'Aire en France, et fut ordonné prêtre par un digne et saint prélat, Mgr Delannoy. “ Ce prêtre, mes chers frères, est celui qui a l'honneur maintenant de s'adresser à vous ”.

Le correspondant du *Moniteur* ajoute que le R. P. Tuckwell a été longtemps officier de la Chambre des Communes à Maurice, puis employé de Victorian Crown Lands Office ; il quitta ce poste pour aller en France. Il fut ordonné prêtre le 16 juillet 1884, et il a eu depuis le bonheur de voir son plus jeune frère se convertir à la religion catholique. Avant d'aller en Australie, il eut l'honneur d'être invité à porter la parole au congrès général des catholiques à Lille, le 14 novembre dernier sur les Missions en Australie et sur les colonies anglaises. Le R. P. Tuckwell, comme président de la Société de Saint-Vincent de Paul est très connu dans les hôpitaux et les prisons de Maurice et chaque prêtre qui traverse Port-Louis prenait part à l'hospitalité du joyeux *douanier* catholique, qui attendait chaque vaisseau au port et allait chercher chaque ecclésiastique qui pouvait s'y trouver.

C'est ainsi que journellement et presque à toute heure la grâce de Dieu coule comme une fontaine dans le monde, faisant disparaître les obscurités du péché des âmes des hommes, faisant tom-

ber les écailles des yeux et préparant les hommes à entrer dans ce sanctuaire du salut où tout est paix, bonheur et éternelle sécurité.

LETTRE de S. Em. le CARDINAL LAVIGERIE

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'ŒUVRE DES ÉCOLES D'ORIENT.

Par suite des nombreuses réductions de crédit que la Chambre des députés a faites sur le budget des Cultes, l'Église d'Afrique se trouve dans la situation la plus précaire. Le dernier coup lui a été porté par la suppression des bourses des Séminaires. Voici la lettre qu'écrit à ce sujet le cardinal Lavigerie. Elle aura un profond retentissement dans toute la chrétienté :

Alger, le 30 mars 1885.

Monsieur le Directeur,

Vous connaissez le coup qui frappe les œuvres de mon Diocèse et, par suite, celles de la Tunisie et de l'Équateur Africain. Nous venons de voir supprimer ou diminuer, tour à tour, au budget de l'État, les crédits destinés aux édifices diocésains, à la construction des églises, à une partie des Aumôniers militaires, aux traitements des Evêques, et, pour clore cette triste énumération par une mesure plus funeste encore, les bourses de nos séminaires nous sont enlevées. La formation d'un Clergé français est dès lors rendue impossible et ce clergé lui-même est supprimé en principe, dans toute l'Afrique du Nord.

On n'a pu trouver de prétextes pour justifier de telles mesures. Il n'est pas de prêtres plus uniquement attachés à leur mission sainte, plus étrangers aux passions de parti, plus fidèles à la France que ceux de l'Algérie.

Mais le mal n'en est pas moins consommé.

Je ne veux ni ne dois parler de ce qui me concerne en propre. Mais je ne puis trahir par mon silence la cause de la religion et celle de la France. Or, ceux qui connaissent ce pays savent que rien n'y est plus funeste à notre influence que les manifestations publiques de l'impiété. Les Musulmans en prennent occasion de nous couvrir de mépris. Les étrangers, dont le nombre s'accroît chaque jour, s'étonnent d'une imprévoyance qui supprime le moyen le plus efficace et le plus simple de les rapprocher de nous.

Dans une telle situation, je ne puis même pas, comme mes vénérables collègues de la Mère-Patrie, faire entendre mes justes plaintes et demander, en Algérie, un concours que ne peut nous donner, du reste, la population coloniale.

Il y a deux ans, je vous écrivais à propos d'autres menaces :

“ On peut désoler notre patriotisme, on n'en triomphera pas.

“ Nous resterons, quoi qu'il nous en puisse coûter, au poste

d'honneur où l'Eglise nous a placés sur la demande de la France, servant de notre mieux, par notre ministère de charité, de conciliation et de paix, les intérêts de la religion et ceux de notre pays.

“ Si les ressources nous manquent un jour, nous aurons recours à la justice, à la générosité du monde chrétien. Il me reste encore assez de forces pour prendre le bâton de quêteur. Saint Paul n'en a point rougi pour l'Eglise de Jérusalem au berceau ; je n'en rougirai pas, tout vieil évêque et cardinal que je suis, pour celle de Carthage ressuscitée.

“ Le pain de chaque jour, que je demanderai pour mes prêtres, sera, du moins, celui de la charité. Il n'aura pas pour eux l'intolérable amertume que lui donnent, pour ceux qui aiment la patrie, les outrages qui leur en arrivent en retour de leurs sacrifices et de leur dévouement. ”

Le moment est venu de tenir ma parole.

Il est vrai que, depuis deux ans, ma santé a subi de rudes atteintes, et mes forces sont bientôt épuisées. Mais je préférerais encore mourir, s'il le faut, de fatigue sur les grands chemins que de mourir un jour de honte en laissant, par mes hésitations ou par ma faiblesse, supprimer sous mes yeux le Clergé français de l'Afrique.

Annoncez donc à vos Associés que je vais partir. Dites-leur que, devenu vieux et brisé par mes longs travaux plus encore que par les années, je viendrai bientôt leur tendre la main pour l'amour de Dieu et pour celui de la France. Vous-même, tendez-la pour moi, je vous prie, auprès de ceux à qui sont restées chères, quel que soit d'ailleurs leur drapeau, les vieilles traditions de la patrie.

Croyez, mon cher Directeur, à mes sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur.

† Ch. Cardinal LAVIGERIE.

Archevêque de Carthage et d'Alger.

MGR LAVIGERIE ET L'ÉGLISE D'ORIENT

JUGÉS PAR M. JULES SIMON.

Après la publication de la lettre du cardinal Lavigerie, M. Jules Simon, qui n'est pas un clérical, mais qui est un patriote, a écrit un vigoureux article dans lequel il prouve que la conduite du gouvernement républicain envers le vénéré cardinal est aussi *anti-patriotique* qu'*anti-religieuse*.

“ La France, dit-il, venait d'étendre sa main sur Tunis. Il y avait là un monde nouveau d'organisation et de conquête. Mgr Lavigerie s'en est emparé. Il est de ceux qui se rappellent que pendant des siècles, partout où il y avait des catholiques, c'est de la France qu'ils relevaient, c'est sur la France qu'ils se fiaient, c'est la France,

qui, en toutes occasions, leur servait d'éguide. Les missionnaires, en augmentant le nombre de leurs prosélytes, augmentaient le nombre de nos sujets et de nos protégés.

“ Ils combattaient, ils conquéraient, ils mouraient pour Dieu et pour la patrie ; et c'est au moins autant à notre religion qu'à nos armes que nous devons le prestige qui nous a si longtemps environnés en Orient. Les incrédules le savent, ils en profitent, ils y comptent. Les apôtres le savent aussi, et je suis sûr que Mgr de Lavigerie se réjouit comme patriote de tous les pas qu'il fait en avant comme archevêque. ”

Après avoir rappelé ce mot. “ La guerre au cléricanisme n'est pas un article d'exportation. ” dit par M. Gambetta à Mgr Lavigerie, qui lui reprochait au point de vue patriotique la guerre faite à la religion, M. Jules Simon ajoute :

“ Le mot est joli et digne de son répertoire. Je déclare qu'il est accablant. C'est comme s'il eût avoué lui-même qu'il avait détruit dans sa source notre influence au dehors. N'a-t-il pas détruit au dedans la paix religieuse et supprimé ou tenté de supprimer la seule force qui puisse avoir raison du grand nombre ? La guerre au cléricanisme a marché rapidement ! Elle a chassé le prêtre des écoles et des hôpitaux ; elle a chassé le crucifix des salles d'asile, des salles de malades et des prétoires ; elle a chassé le nom de Dieu de la loi ; elle a renversé les calvaires qui ornaient les places publiques, et jusqu'aux croix plantées sur des tombeaux comme un dernier témoignage de tendresse et d'espérance. Elle a supprimé les facultés de théologie, dispersé, anéanti les chapitres, biffé le traitement des cardinaux, diminué celui des évêques, menacé le pain des desservants et des vicaires, qui, dans l'Eglise, sont les misérables. L'archevêque a tout enduré... ”

“ Enfin le jour est venu où l'on a supprimé le recrutement de son clergé, en supprimant les bourses, qui étaient la ressource unique de son séminaire. Il vous attendait là. Il ne s'agit plus de souffrir, mais de mourir. “ *Je vais mendier !* ” dit-il. Prenez garde à cette parole. L'aumône ainsi demandée, et par un tel homme, n'est ni plus ni moins que l'appel au peuple ”

“ Espérez-vous le dompter et dompter ceux qui lui ressemblent ? Espérez-vous détruire cette religion et toute religion ? Et au delà, si vous réussissez, qu'espérez-vous ? Sur quoi vous reposerez-vous ? Est-ce sur le nihilisme ? Ce qui peut vous arriver de pis est de réussir. Mais ce n'est pas mon affaire de parler pour la foi ! Je laisse au cardinal Lavigerie les intérêts de la religion et je ne fais dans tout ceci que de la politique. Je parle pour la raison et pour la liberté, comme doit le faire un philosophe. Je prends pitié de mon pays, de l'humanité, de vous. On dirait que vous êtes condamnés par un arrêt du sort à vous créer incessamment à vous-mêmes d'inutiles et inextricables difficultés. Hélas ! la France a tant besoin de repos ! Et elle en aurait tant, et depuis si longtemps, sans vous ! ”

L'ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE.

Nous trouvons dans le *Temps*, de Paris, des détails qui montrent que le fléau de l'esclavage et la vente continuent toujours à sévir en Chine.

Ces détails prouveront, mieux que tout, l'utilité de l'Œuvre de la Sainte-Enfance qui permet aux missionnaires de racheter les petits chinois, les arrachant ainsi au funeste sort auquel ils sont si souvent exposés :

“ Il n'est guère de famille riche ou simplement aisée qui ne possède une vingtaine d'esclaves quoiqu'il soit très facile de se procurer d'excellents domestiques libres. Le prix d'un esclave varie naturellement suivant son âge, sa force et sa beauté. En temps de paix et de prospérité, ce prix monte jusqu'à cinq et six cents francs et au-dessus ; mais, en temps de guerre ou de famine, les familles surchargées d'enfants vendent leurs fils et leurs filles littéralement pour une poignée de riz.

“ Gray cite des bandes de maraudeurs qu'il a vus de ses yeux offrir des jeunes filles en vente à raison de vingt francs par tête. Il a vu aussi à Canton un père qui s'était ruiné au jeu vendre ses deux garçons au prix de quatre cent vingt-cinq francs.

“ En général, avant de consommer l'achat, on prend l'esclave à l'essai pendant un mois.

“ Ce qu'on tient surtout à savoir avec certitude, c'est qu'il n'est pas atteint de la lèpre, et dans ce but on le soumet toujours à une épreuve particulière : l'esclave est conduit dans une chambre noire, et une flamme bleue est promenée devant sa face. Si sa peau prend alors un reflet verdâtre, on en conclut que sa santé est bonne ; si le reflet est plutôt rouge, on estime qu'il est atteint de la terrible maladie.

“ L'esclavage est perpétuel et héréditaire. Les misérables tombés dans cette affreuse condition n'ont même pas le droit de décider du sort de leurs enfants, et c'est seulement à la seconde génération que l'affranchissement est de droit, si l'esclave a pu amasser de quoi racheter sa liberté. Ils ne peuvent pas non plus ester en justice. Enfin, le maître a sur eux droit de vie et de mort, et l'on peut dire tous les droits, même celui de livrer son esclave à la prostitution publique. L'esclave est hors la loi.

“ Il arrive fréquemment qu'il prend la fuite. Il est alors signalé de tous côtés par des placards indiquant son âge, sa figure, son costume, l'adresse de son maître et la récompense promise à qui le ramènera au logis. Ces placards se voient à tout instant sur les murs des villes chinoises ou sur la poitrine des crieurs publics qui les promènent à la façon des *sandwich-men* de Londres et de Paris.

LA COMTESSE ROSTOPCHINE.

M. le marquis de Ségur a publié d'intéressants souvenirs sur sa grand'mère maternelle, la comtesse Rostopchine, d'origine russe. C'était la femme du fameux général de ce nom, gouverneur de Moscou, qui mit le feu à cette ville à l'approche des armées de Napoléon Ier, et qui immédiatement avant de mourir, dit Mgr de Ségur dans l'histoire de sa mère, forma sur lui un grand signe de croix.

Après avoir raconté comment elle se convertit au catholicisme; et comment, sur les conseils mêmes de son directeur, elle tint cette conversion secrète pendant plusieurs mois, le narrateur ajoute :

“ Pendant huit ou neuf mois, elle garda ce terrible secret, et, d'après son propre témoignage, malgré ses vives angoisses, cette époque fut une des plus heureuses de sa vie par les grâces dont elle fut comblée. Rien de plus curieux que le récit des précautions qu'elle devait prendre pour pratiquer sa religion sans en trahir le mystère ; on croirait lire une page de l'histoire des premiers siècles de l'Église.

“ Le curé de Moscou venait une fois par semaine dîner chez le comte Rostopchine, qui recevait beaucoup de monde et tenait un grand état de maison. Après dîner, la comtesse marchait avec lui comme pour causer, allant et venant d'un bout à l'autre de ses vastes appartements, et, tout en se promenant, elle se confessait. Quand ils étaient loin des regards profanes, le prêtre lui donnait une custode en or renfermant sept hosties consacrées, qu'il avait apportée avec lui et qu'il tenait cachée sur son cœur. Elle lui rendait, en échange, une custode vide qu'il devait lui rapporter remplie la semaine suivante. Munie du divin trésor, la comtesse montait seule dans sa chambre à coucher, entrait dans son oratoire, qu'ornaient les images de la Vierge et des saints suivant l'usage russe, conforme en cela à l'usage catholique, et où des lampes brûlaient nuit et jour.

“ Elle posait la custode devant son prie-Dieu, adorait le Dieu trois fois caché dont la présence changeait sa chambre en tabernacle, puis redescendait au salon, où elle reprenait, avec son esprit habituel, son rôle de maîtresse de maison. Chaque matin, comme les premiers chrétiens, elle consommait une hostie et se communiait elle-même.

“ C'est à Mgr de Ségur, dont la France conserve un si religieux souvenir, que ces émouvants détails ont été racontés par la comtesse Rostopchine; sa grand'mère. ”

On ne pardonne jamais assez les offenses ; mais, hélas ! on oublie trop les bienfaits reçus.

LE BRASSARD DE LA PREMIERE COMMUNION.

I.

— Maman, que je suis heureux aujourd'hui ! J'aurais voulu que cette journée n'eût jamais de fin !

Ces paroles étaient prononcées par un enfant d'une dizaine d'années, qui se pressait près de sa mère, la comtesse de Kerflac.

— Cher enfant, répondit Mme de Kerflac, les plus beaux jours de la terre passent comme les autres ! Dans le ciel, seulement, nous jouirons d'un bonheur parfait et qui sera éternel !

Alain de Kerflac croisa ses mains sur sa poitrine et dit, en levant ses yeux vers la voûte où commençaient à briller quelques étoiles :

— Comme je voudrais être déjà rendu au ciel !

— Eh quoi ! tu abandonnerais ta pauvre mère ?

— Non maman, vous viendriez avec moi ; car vous savez bien que, pour votre Alain, il n'est pas de bonheur sans vous !

— Avant tout, mon enfant, il faut faire la volonté du bon Dieu ; c'est ce que tu lui as promis en le recevant, ce matin, pour la première fois.

Car, ce jour-là, Alain de Kerflac avait fait sa première communion, à Saint-Pierre de Nantes, son église paroissiale.

Alain était l'unique enfant de la comtesse de Kerflac, veuve et ayant perdu successivement, vers l'âge de huit à neuf ans, trois anges que Dieu lui avait donnés.

Aussi comme il était chéri, Alain ! et cependant il n'était pas gâté, parce que sa mère savait que rien n'est plus pernicieux pour l'enfance, et qu'elle ne voulait pas rendre à son fils ce mauvais service.

Alain était bon, pieux et bien élevé ; il avait été habitué, tout petit, à se montrer charitable et poli ; car la politesse n'est-elle pas la sœur de la charité ?

Il était franc et loyal ; jamais le mensonge n'avait souillé ses lèvres.

Après avoir fréquenté deux années les catéchismes de sa paroisse, Alain fut admis à la première communion.

Il s'y prépara de son mieux, et lorsque, le matin du grand jour, il se présenta au baiser de sa mère, on pouvait dire, en voyant l'air de bonheur et de pitié répandu sur ses traits charmants que c'était un vrai petit ange.

Le soir de cette journée, si bien remplie par les touchantes cérémonies de l'Eglise, l'enfant avait toujours sur les traits le même recueillement.

Il voyait avec peine qu'on lui enlevât les habits qui l'avaient accompagné à la sainte Table.

Lorsque sa mère lui ôta son brassard blanc, il y posa ses lèvres et une larme parut dans ses yeux.

— Conserve ce ruban blanc toute la vie, mon Alain ! lui dit Mme de Kerflac ; et s'il arrivait — car qui peut prévoir les orages qui t'attendent dans l'avenir — ôti, s'il arrivait que tu vinsses à oublier les promesses présentes, que ce ruban te les rappelle ! Jure-moi, mon enfant, que tu reviendras aux idées chrétiennes dans lesquelles je t'ai élevé !

Alain se jeta avec élan dans les bras de sa mère :

— Oh ! mère, s'écria-t-il, pensez-vous que je cesse d'aimer une religion qui nous procure de si grandes joies ! Enfin, je veux bien vous promettre ce que vous demandez .

Ce brassard, ajouta l'enfant, caressant le ruban des yeux et des doigts, me sera toujours cher, car il m'a rappellera toujours le souvenir de ma première communion.

Je serai bon, mère, afin de mériter le paradis, qui est une première communion perpétuelle.

Quelques instants après, Alain de Kerflac reposait dans son petit lit ; la veuve, avant de terminer ses prières qu'elle avait prolongées aux côtés de son chérubin, arrêta un long regard sur le visage paisible d'Alain et murmura à mains jointes.

— Qu'il reste toujours vôtre, ô mon Dieu !

II.

Alain de Kerflac avait terminé ses études, il avait été comblé des plus éclatants succès, dans le collège ecclésiastique où sa mère l'avait fait entrer, après l'année de sa seconde communion.

Jusqu'à sa majorité, Alain avait pleinement contenté sa mère ; sa conduite était restée soumise aux principes dans lesquels il avait été élevé.

— Puisse-t-il toujours rester ainsi ! se disait en elle-même Mme de Kerflac.

Alain fut frappé d'un immense chagrin ; au retour d'une promenade faite avec son fils, Mme de Kerflac tomba malade ; en quelques jours, son état fut désespéré.

Le jeune homme, en proie à la plus poignante douleur, eut beau appeler au chevet de sa mère les plus habiles médecins ; l'heure fixée par la divine Providence était venue, et il fallait se préparer au suprême départ.

— Tout est fini, pour moi, sur cette terre, dit Mme de Kerflac ; je n'ai plus besoin que de penser à l'autre vie. Qu'on fasse venir mon confesseur !

Le curé de la paroisse accourut à l'appel de la noble femme. Il n'eut pas de peine à lui faire faire courageusement le sacrifice de laisser son cher Alain seul dans la vie.

— Souviens-toi, mon enfant, de ta promesse, dit Mme de Kerflac tendant sa main déjà froide à son fils ; conserve toujours ton brassard blanc.

Peu d'instants après, la comtesse s'endormait, pieusement dans

le Seigneur, et Alain tombait, en pleurant, près de sa dépouille funèbre.

Après les premiers temps de son deuil, Alain partit pour Paris afin d'habiter près d'un de ses oncles occupant un emploi important dans les finances.

Mais depuis qu'Alain était devenu habitant de la capitale, la foi de son enfance et de son pays avait sombré dans la société des jeunes gens qu'il fréquentait. Si la bonne Mme de Kerflac eût vécu elle eût eu peine à reconnaître son fils dans ce jeune homme, devenu sinon complètement impie, du moins parfaitement indifférent.

C'est pour cette raison qu'un soir Alain rentra chez lui, à la suite d'une déception, dans une agitation voisine de la fièvre.

— Qu'est-ce que la vie ? s'écria-t-il. J'en ferai bon marché !

Il atteignit un revolver ; mais, avant de s'en servir pour le mauvais dessein qu'il préméditait, il voulut écrire quelques lignes, afin d'expliquer sa conduite et qu'aucun de ses serviteurs ne fût inquiété au sujet de sa mort violente.

Il ne trouva pas, dans son secrétaire, un porte-plume à sa convenance ; il bouleversa plusieurs tiroirs et ne réussit pas davantage.

— C'est un peu violent ! s'écria-t-il, frappant du pied, je me servirai d'un crayon, alors.

Soudain son regard tomba sur une petite boîte de carton sur laquelle étaient inscrits ces mots : *Précieux souvenir*.

Il l'ouvrit d'une main fébrile : c'était le brassard de sa première communion, un peu jauni par le temps, mais quelles idées il faisait renaître dans l'âme !

Ces paroles que lui avait adressées la comtesse de Kerflac, le soir de sa première communion, revinrent à la mémoire d'Alain :

— Si jamais tu perds la foi de ta jeunesse, que ce brassard t'y ramène, mon enfant !

Deux larmes remplirent les yeux d'Alain, il dépose un long baiser sur le ruban que tenaient ses mains tremblantes ; il se précipite à genoux, en s'écriant sous un sanglot :

— Qu'allais-je faire ? Commettre un crime, ne plus voir ma mère, qui m'attend au ciel !.....

Soyez béni, mon Dieu, vous qui m'avez sauvé !

Alain jeta son revolver au loin et se coucha l'âme en paix.

Le lendemain, sa première action fut de se rendre à l'église ; prosterné au pied de l'autel, il fit cette promesse, qu'il devait tenir, cette fois :

— Je reviens pour jamais à la foi de mon enfance !

Il garda cette parole, et le ruban de sa première communion lui fut toujours cher.

— O talisman précieux ! s'écriait-il parfois en portant ses lèvres sur le ruban jauni : doux souvenir du plus beau jour de ma vie, gardez toujours la foi dans mon âme !

LE VIEUX MUSICIEN

PAR

MATTHE LACHÈSE.

(suite.)

111

Le jour même, à l'heure précise où le baron Suber voyait s'érouler cette montagne dorée qui s'était appelée une des grandes fortunes de Paris, un bon vieux breton entra à la cure de Plou-Braô et, tout content, un peu embarrassé aussi, abordait M. le recteur, après avoir laissé respectueusement ses sabots à la porte de la salle.

Le bon vieux breton venait de faire un héritage !...

Une ferme, une vache, deux porcs, un pré !...

Quand on devient ainsi un gros propriétaire, on n'a plus besoin d'être rentier...

Tel était du moins l'avis de ce simple fils des champs.

Or, dans la vieille église où Yan Guenoc avait reçu le saint baptême, où pour la première fois, son Dieu s'était donné à lui, où il avait pleuré près des cercueils de son père et de sa mère, où il avait mis sa main dans la main de la femme qu'il aimait, il y avait une place vide, une place ménagée avec soin, une place qui attendait... sa mort, à lui, enfant de la paroisse, à lui dont le cœur tenait à ces murs sacrés autant que la mousse humide qui les verdissait par endroits.

Que de fois il s'était attristé en se disant que son enterrement serait le signal d'une joie publique, et que, dans sa chère église, une voix harmonieuse succéderait promptement à tous les *Libera* qu'on chanterait autour de son cercueil ! Il ne l'entendrait donc jamais lui-même, cette voix merveilleuse ! Une fois, pourtant, à Saint-Briec, il avait assisté aux vêpres dans la cathédrale. Ah ! quel bruit faisait la musique ! C'était extraordinaire, mais c'était ravissant...

Et voilà que lui, lui seul, empêchait Plou-Braô de jouir d'un bonheur semblable ! Car les deux autres usufruitiers étaient décédés depuis longtemps déjà. Selon les volontés du marquis de Kercouët, la somme qu'ils touchaient était, chaque année, distribuée en bonnes œuvres, en attendant que le dernier tiers du capital devint libre à son tour.

Mais les choses changeaient de face. L'obstacle se levait. Yan Guenoc était riche !... Seulement, il souhaitait vivement que M. le

recteur se pressât, car il se sentait vieux, Yan Guenoc, et tant de joie lui faisait peur !

Le recteur s'unit à la joie sans vouloir partager la crainte, et, refusant également de céder à l'humilité de l'ancien serviteur, il le força, au nom de la paroisse reconnaissante, à s'asseoir dans une place que la mort venait de faire vide au banc des marguilliers.

En même temps une lettre courait sur les traces de la comtesse de Mahaut, sœur du marquis de Kerconët et châtelaine de Plou-Braô, où, depuis environ cinq ans, elle réfugiait son veuvage.

La comtesse fit bientôt savoir que son absence se prolongerait encore un peu et qu'elle profiterait de son passage à Paris pour choisir l'orgue dont l'église allait s'enrichir. Trois semaines après, la noble dame rentrait au castel. Dès le lendemain, au milieu de l'ébahissement général, elle présidait au déballeage et à l'installation de l'instrument. Le matin même, se souvenant qu'à l'orgue il fallait l'organiste, elle avait écrit à cet homme inconnu, désigné jadis par son frère, et qui se nommait Stanislas Jacob.

La lettre parut dans la chambrette au moment où le vieux musicien venait de se lever. Il était fatigué, exténué par une nuit d'insomnie. L'image de Marguerite n'avait pas cessé de hanter sa pensée. Il voyait les pleurs, il entendait les plaintes de la malheureuse jeune fille, et son chagrin se changeait en effroi lorsqu'il songeait au moyen qu'elle voulait choisir ou plutôt subir pour gagner le pain de chaque jour.

Les dangers qu'elle pouvait courir, les humiliations qu'elle allait braver, et, de plus, et, surtout, l'insuffisance manifeste qui lui assurait de nombreuses, peut-être de suprêmes déceptions, tout cela se heurtait douloureusement dans le cœur du pauvre artiste. Non, jusqu'à ce jour, il n'avait pas su lui-même combien il aimait cette enfant, qui était venue se placer devant ses yeux comme une vision pure et charmante, qui avait apporté à sa vie déshéritée une part d'affection qu'il avait trouvée douce, lui, le vieillard isolé !

Et puis, quand la vieillesse n'aigrit pas, ne dessèche pas le cœur, elle le rend plus profond. Et la maturité de la souffrance engendre, développe la compassion...

Stanislas Jacob avait les yeux rougis, les mains à demi tremblantes pendant qu'il déchirait cette enveloppe si bien fermée, sur le cachet de laquelle il voyait une couronne avec quelque chose qui ressemblait à un lion...

Oh ! l'espérance que l'on poursuit toujours ne finit-elle pas par devenir une sorte d'habitude du cœur ! Il semble qu'on voit, comme le voyageur du désert, fuir sans cesse devant soi l'oasis que l'on pense atteindre. Et, peu à peu, on s'accoutume à continuer sa route, le lendemain comme la veille, en regardant toujours ce but lointain... mais si, tout à coup, après s'être endormi sur le sable brûlant, le voyageur se réveillait, transporté pendant son sommeil, au pied de ces verts palmiers que l'horizon lui montrait, au bord de ces sources pures où ses lèvres aspiraient, quelle joie serait la sienne ! Cette onde limpide, il la cherchait : ces ombrages,

il marchait vers eux, et voilà que son bonheur aurait la soudaineté, l'ivresse du saisissement !...

Depuis trente-cinq ans Stanislas Jacob voyageait dans le désert. Un mot venait de le transporter dans l'oasis !

Il oublia tout, tout !... jusqu'à l'enfant en pleurs dont la douleur l'obsédait depuis la veille. Pendant plus d'une demi-heure, il resta comme anéanti par l'excès de son bonheur. Quoi ! ce n'était pas un rêve ! ce n'était pas une illusion ! Il s'était levé, le jour de la délivrance ! elle avait sonné, l'heure bénie, l'heure ineffable qui le jetait lui, Jacob, au pied de l'autel et au sein de la nature ! la liberté le prenait par la main, la paix lui souriait de loin, l'harmonie lui tendait les bras !... Que se passait-il dans l'esprit du vieux musicien ? Lui-même n'aurait pas bien pu le dire. C'était un étonnement, une douceur, une fierté, un vague délire... Il se voyait arriver à Plou-Braô, retrouver le petit chemin de traverse qui abrège la route du village : passer sous les chênes du vallon qui, sans doute, moins chancelants que les hommes, étaient encore debout... Il croyait entendre la cloche s'agiter dans la flèche de pierre et tinter l'Angelus sous les derniers rayons du jour. C'était le soir, d'habitude, qu'il parvenait enfin à la colline brisée d'où il apercevait les chaumières, le castel, le calvaire, les prairies, le cours d'eau sinueux !... D'un geste éloquent, il saluait tout l'ensemble...

Et cette vision allait reparaître ! les enchantements étaient resuscités !...

Il regardait son pauvre mobilier, tendrement, comme un ami associé à sa fortune. Ces reliques du passé n'allaient-elles pas partir aussi pour la maison champêtre ? Il regardait les Maîtres et se sentait d'un degré plus près d'eux. Il regardait son cher piano, son confident, son interprète, et lui disait que rien ne le ferait oublier, jamais, jamais, malgré le royal frère qui venait de lui naître...

Il savoura longtemps son ravissement : et, enfin, son âme chanta, son âme s'épancha dans une mélodie si émouvante qu'il en pleura lui-même.

Après quoi, ayant faim, il sortit.

Il était plus de midi quand le vieux musicien quitta le restaurant où il avait coutume de prendre ses repas.

Plusieurs élèves devaient se partager les heures de sa journée. Il ne put se résoudre, non seulement à se distraire de sa joie par ce labeur vulgaire et détesté, mais même à parcourir ces distances que, depuis son récent changement de situation, il s'avouait insupportables à franchir. Se réservant le plaisir d'annoncer lui-même la grande nouvelle, et voulant néanmoins pourvoir au plus pressé, il chargea un commissionnaire d'aller prévenir, chez les élèves, que M. Jacob était retenu par un empêchement.

Alors, il erra dans les salles du Luxembourg. Il avait besoin, il avait soif de jouir de ses loisirs, tout en les consacrant encore aux arts... Mais, dans ces longues galeries comme dans ces petites salles

successives, la chaleur était accablante. Stanislas finit par aller s'asseoir sous les grands arbres du jardin, et là, dans ce lieu chéri des Médecis, dans ce domaine d'une grande race éteinte, dans ce mémorial de tant de splendeurs évanouies, il se mit de nouveau à songer à sa fortune naissante...

Tout à coup, il se leva brusquement. A quoi pensait-il donc, vraiment ? Cette distraction était par trop étrange. Quoi ? l'heure s'avançait, le soleil déclinait, et pas une ligne de son écriture n'était encore tracée pour la comtesse de Mahaut.

Il saisit son chapeau, sa canne, posés près de lui sur un banc et, d'un pas rapide, il reprit le chemin de sa demeure.

Il marchait vite, il se pressait, l'heure l'inquiétait. On eût dit que, près de son ange gardien, un autre ange, accouru tout à coup, le poussait du bout de l'aile.

Il monta ses hauts étages, ouvrit sa fenêtre, s'assit devant sa table en exhalant deux longs soupirs : l'un de fatigue, il était essoufflé : l'autre d'émotion, il lui fallait écrire à une comtesse !

Il se mit à chercher le papier à lettres dont il possédait certainement quelques feuilles. Mais, comme ses correspondances étaient rares, il ne se rappelait pas où il les avait serrées.

Il fouilla vainement un des tiroirs de la table. Alors il ouvrit le second dont il se servait d'ordinaire, et, pour regarder dans le fond, souleva deux cahiers de papier à musique qui se trouvaient à l'entrée.

Ce mouvement dégagea et fit tomber une quinzaine de cartes posées sur l'un de ces cahiers. Ces cartes, de petite taille, d'aspect enfantin, étaient bordées d'un mince filet d'or. Un de leurs coins était plié et, sur l'angle ainsi rabattu, s'épanouissait une fleur, un bluet, une violette, une petite rose. Même après quatre ans d'un va-et-vient qui les avait fait voyager souvent dans la poche de Stanislas Jacob et séjourner dans le tiroir de sa table, elles exhalaient un vague parfum ambré. Elles portaient un nom gravé en lettres gothiques : " Marguerite Suber. "

Le vieux musicien ramassa les blanches petites cartes éparpillées autour de lui. Il vit ce nom... et le chagrin écarté depuis le matin se fit de nouveau sentir.

— Pauvre enfant ! s'écria Jacob, pauvre enfant !

Une larme reparut sous sa paupière.

— Ah ! dit-il avec découragement, voilà qui, tout à coup, empoisonne mon bonheur ! Elle est frappée, elle est brisée, à l'heure où, moi, je deviens si heureux !...

Il resta un moment en proie à cette oppression.

(à suivre.)

Si la vanité cherche à rentrer dans votre cœur, un mot la chassera : *Peccavi*, j'ai péché ; voilà mon œuvre ; tout le reste est de Dieu.

DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.

xx Mach. XIII, 46.

PRIONS POUR NOS MORTS :

Marie Leduc.—Moïse Trudel.—Jos Gagnon.—Zoé St Louis.—Marie
Riendau.—Adèle Lespérance.—Joséphine Brochette.—Lumina Bérard.—
François Courcelles.—Louis Monat.—Jos Auguste Labadie.—Ellen Ken-
nedy.—Michael Brown.—U. Laverdure.—Jean Guno.—Amable Dufour.—
Honora Kegan.—Elie Leduc.—Avila St Onge.—John Walsh.—Adéline
Thibault.—Joseph Latour.—Joseph Dion.—Reine Berthiaume.

DE PROFUNDIS.

ETOFFES NOIRES

Département du Clergé e des Communautés.

L'immense clientèle du clergé et des communautés, qui nous honore de son patronage
a pu constater que nous n'épargnons rien pour perfectionner de plus en plus ce département.
Nos deux agences Européennes de Tissus noirs nous donnent des avantages de bon
marché et de qualité qu'on ne saurait égaler.

Nous avons l'assortiment le plus complet de MERINOS DOUBLES, à soutanes.

SAYS FRANÇAIS dans six prix différents.

Nos Says ont été comparés avec tous les says importés et ont été reconnus supérieurs
en tous points.

CACHEMIRE, PARAMATTAS, BARATTEAS ETC.

ETOFFES spéciales à tentures d'églises, dans tous les prix.

Toutes les ventes que nous faisons cet hiver, au clergé et aux communautés reli-
gieuses seront faites à 6 mois du 1er mai 1885.

Remises libérales sur paiements anticipés.

DUPUIS FRERES

Coin des rues STE-CATHERINE & ST-ANDRE
MONTREAL.

COFFRE-FORT

A VENDRE.

Un excellent coffre fort ayant à peine,
un an d'usage, dernier modèle Edwards,
25 par 39 à l'intérieur et 19 pouces de
profondeur, parois et portes de 8 pouces
d'épaisseur. Muni de 5 tiroirs et d'une
double boîte en fer, serait très utile pour
une fabrique de paroisse ou une maison
d'éducation. S'adresser, à

EUSÈBE SENÉCAL & FILS, 20 rue St-Vincent, Montréal.

GRANDE Fonderie de Cloches



BURDIN Aîné

Rue de Condé, 28
LYON, FRANCE.

Représentée à Montréal par M. R. Boullac, 229 Notre-Dame

LAVOIE & BEAULIEU

ATELIER DE

Peinture décorative, Sculpture, Dorure, Etc.

Ecussons, Tableaux, Travaux artistiques.

MM. LAVOIE ET BEAULIEU sont en état d'exécuter toute espèce de travaux artistiques de Decorations d'Eglises, de Chapelles, Statues, Bannières religieuses, Drapeaux Etc., avec soin, et dont ils garantissent entière satisfaction.

PLANS pour décoration intérieure d'Eglise, Chapelle, Autel, Chaire Etc. Ils fabriquent à des prix qui défient toute concurrence, les Autels, Chaires d'Eglise et tous autres objets consacrés au culte divin. Ils ont en main les modèles de décoration exécutés par les plus célèbres Artistes Européens, et se chargent de toutes espèces d'imitations de Bois, Marbre, Peinture, Etc.

On peut faire exécuter ces divers ouvrages dans n'importe quelle partie du Canada et des Etats-Unis en s'adressant à :

O.M. LAVOIE-D.A. BEAULIEU
231 NOTRE-DAME CENTRE 231

MONTREAL.

WILLIAM BRITTON

Poseur d'appareils à éclairage, à eau, et à chauffage.

OUVRAGES EN METAL DE TOUTES SORTES

COMMANDES RECUES POUR EGLISES ET MAISONS D'EDUCATION

EXÉCUTION PROMPTE ET BONNE

NO 15 Rue CLAUDE, No 15
MONTREAL.

Spécialité de Bois de Charpente et de Menuiserie pour les Eglises, Chapelles & Couvents, pour les sculptures, etc.

Service prompt

HURTEAU & FRERE,

93 Rue SANGUINET.
MONTREAL

RÉMEDES POUR TOUS

à la portée de toutes les bourses

Mme E. DESROCHERS

Dépôt général:

62 ET 64 RUE SAINT-LAURENT



SON SIROP DE MIEL est le meilleur remède contre le rhume, la toux, les affections des bronches, des poumons et de la gorge. Les enrrouements, extinctions de voix disparaissent rapidement par son usage.



L'EAU POUR LES YEUX, dont elle seule est propriétaire, est reconnue comme unique dans son genre. Elle fait disparaître rapidement toutes les inflammations des organes visuels, chroniques ou passagères.



SON REMÈDE SOUVERAIN contre le choléra, diarrhée, dysenterie et affections des intestins est employé avantageusement dans tous ces cas par toute personne indistinctement, quel que soit l'âge ou le tempérament.

Prix les plus modérés.

GROS ET DETAIL.

Dépôts dans les Pharmacies et Epiceries.

25 Cts

Employez les
Pilules de McGale

(composées de noix-longues)

Pour les affections bilieuses, mal de tête, constipation, etc., etc.

A VENDRE PARTOUT.

LORGE & CIE
CHAPELIERS PARISIENS
31 rue St-Laurent
MONTREAL.

CLOCHES D'EGLISES

The Jones Bell foundry Co
TROY N.-Y., U.-S.

MEARS & STAINBANK
LONDRES — ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR
H. & J. RUSSEL
22 RUE ST.-NICHOLAS.
MONTREAL.

AGENTS DE
LA SOCIÉTÉ ANONYME DE BELGIQUE,
Fabricants de sommiers en cr.

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint Laurent
MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparée avec soin. Première qualité de drogues et matières chimiques.

ART RELIGIEUX

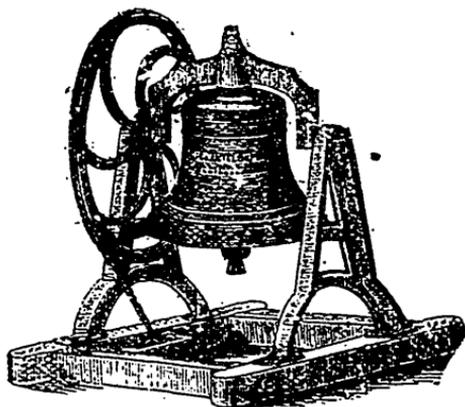
SCULPTURE — DOBURE — PEINTURE.

Dessins et décorations d'églises et de chapelles. Autels, Chemins de Croix, chaires, vestiaires, fonts baptismaux, etc., etc., etc.

LUCIEN BENOIT
NOS 198, 200,
RUE JACQUES-CARTIER

A MONTREAL

près de la Banque d'Espagne.



FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES

POUR EGLISES, COLLEGES ET
COUVENTS

Seules ou en Carillons

AVEC MONTURES EN FER O EN BOIS

(Fournitures pour intérieur d
Eglis s.)

Appareils de chauffage d'après les
meilleurs systèmes.

E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.

1500 PONDEUSES

AUTOMATIQUES

Vendues depuis JANVIER avec espérance d'en vendre 1500 autres. Avantages
les poules, rats, chats, etc., ne peuvent manger les OEUFS qui sont conservés
rais et propres. PRIX 40cts et 75cts. Cette dernière est complète avec boîte.

A VENDRE EN GROS ET EN DÉTAIL PAR

L. J. A. SURVEYER

MARCHAND FERRONNIER,

1588 RUE NOTRE-DAME, (En face du Palais de Justice)

FERRAULT & MESNARD,

ARCHITECTES

93, 99 Rue Saint-François-Xavier, 93, 99

Boîte 1414, P. O.

MONTREAL.

GABOURY & GADIEUX

ENTREPRENEURS d'Eglises, Couvents,
résidences, à la Campagne et à la Ville.

REPARATIONS exécutées à bref délai à PRIX
MODÉRÉS.

137 ET 139 RUE VISITATION,

MONTREAL.